



Pour découvrir
le monde et ses cultures

Gandhi entre l'icône et l'histoire

Claude Markovits

Directeur de recherche au CNRS

Peu de personnalités ont suscité une aussi abondante littérature que le Mahatma Gandhi. Littérature souvent de type hagiographique, qui célèbre ses mérites sans nécessairement beaucoup nous éclairer sur un personnage d'une très grande complexité. Complexité qui n'est pas seulement celle d'un être déchiré par des pulsions souvent contradictoires, mais plus encore celle d'une situation historique, celle de l'Inde coloniale de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle, soumise à une oppression coloniale qui peut paraître « douce » par rapport à celle qu'ont connue d'autres pays colonisés mais dont l'émancipation emprunta des voies souvent inattendues, dont Gandhi fut largement l'initiateur. De Gandhi, la postérité a conservé l'image d'un petit homme frêle, juste vêtu d'un pagne, armé d'un bâton de pèlerin, parcourant inlassablement l'Inde pour prêcher une révolution non-violente. Mais cette image est elle-même le résultat d'un processus bien spécifique, dans lequel se mêlent les efforts de Gandhi lui-même pour se forger une certaine apparence, et le travail de mémoire sélectif accompli par la postérité pour le transformer en icône.

De Porbandar à Londres et à Durban

Revenons rapidement sur la trajectoire de sa vie. Né en 1869 dans une petite ville d'un État princier du Gujarat, Porbandar – l'un des plus de cinq cents qui constituaient l'Inde des princes, soumise à une domination britannique indirecte, au contraire de l'Inde britannique ou *British India* proprement dite – d'une famille de caste marchande au service des souverains locaux, le jeune Mohandas eut une enfance et une adolescence largement sans histoire dans un milieu d'aisance modeste mais de statut social relativement élevé. Sans dons particuliers pour les études mais d'une intelligence au dessus de la moyenne et d'une très grande timidité, le jeune homme, déjà marié – à l'âge de treize ans comme le voulait la coutume – et père d'un enfant, partit à dix-neuf ans faire des études de droit en Angleterre, initiative audacieuse dans un milieu hindou plutôt orthodoxe où le passage de la mer entraînait la perte de la caste.

Seul à Londres, il subit le choc culturel de la rencontre avec l'Occident, qui allait largement orienter sa carrière. Réagissant d'abord sur le mode mimétique en cherchant à devenir un parfait gentleman, il fut amené progressivement à rechercher un autre modèle d'acculturation, faisant une place au végétarisme et à une redécouverte de ses racines hindoues à travers des versions anglaises de textes religieux. Revenu en Inde avec un diplôme mais sans les relations et l'entregent qui permettaient de faire carrière au barreau, il accepta en 1893, à l'âge de vingt-quatre ans, l'offre de marchands de sa ville natale installés en Afrique du Sud de les aider dans un procès qui les opposait à d'autres marchands indiens. Débarquant à Durban avec en poche un contrat d'un an, il allait finalement passer plus de vingt années en Afrique du Sud, s'y forgeant une religion, un hindouisme bien à lui, un embryon de pensée politique, largement inspirée par le courant *New Age* et par les influences croisées de John Ruskin et de Léon Tolstoï, exposée dans un pamphlet de 1909 intitulé *Hind Swaraj*, et surtout une méthode de lutte originale qu'il appela d'un néologisme qui lui était propre, *satyagraha*, généralement traduit par « force de la vérité », pour la distinguer de la résistance passive. Car s'il prônait la non-violence ou *ahimsa*, terme emprunté au jaïnisme, très influent dans son Gujarat natal, il cherchait à créer un corps de volontaires disciplinés très semblable à une armée. Employée à partir de 1906 dans des luttes pour les droits des Indiens d'Afrique du Sud, qui culminèrent en 1913 avec une marche des mineurs qui déjà préfigure la

célèbre marche du sel, cette méthode permit d'arracher quelques concessions aux autorités sud-africaines et fit connaître Gandhi dans tout l'Empire britannique.

Sur la scène politique indienne

Revenu pour de bon en Inde en 1915, Gandhi passa quelques années à se familiariser avec la réalité d'un pays dont il avait été absent pendant deux décennies. Installé dans un *ashram*, sorte de monastère à l'indienne, grâce au soutien financier d'une riche famille d'industriels d'Ahmedabad, la grande ville du Gujarat, il mit ses talents et son énergie au service de différentes causes, dont celle des paysans du district de Champaran au Bihar, exploités par des planteurs d'indigo britanniques. En 1919 il se trouva soudain projeté sur la scène politique nationale lorsqu'il prit, seul, l'initiative de lancer un *satyagraha* connu sous le nom de *Rowlatt satyagraha* pour protester contre des lois répressives promulguées par le gouvernement colonial. Son appel à un arrêt de travail national eut un écho surprenant, venant d'un leader sans véritable organisation à son service ; mais des débordements conduisant à des violences qui culminèrent avec le « massacre d'Amritsar », qui vit la troupe tirer sur une foule de manifestants désarmés, faisant plusieurs centaines de morts dans la ville sainte des Sikhs, l'amenèrent à le suspendre.

En 1920, une nouvelle occasion se présenta lorsque des musulmans indiens lancèrent une agitation pour protester contre la politique britannique à l'égard du sultan ottoman, qui était en même temps le calife – commandeur des croyants – pour la plupart des musulmans sunnites du monde. Gandhi sut en profiter pour forger une alliance entre le vieux parti nationaliste du Congrès, dont il était membre mais qu'il ne contrôlait pas, et ce mouvement pour le califat. À la fin de 1920 il fit adopter par le Congrès un programme d'agitation, connu sous le nom de « non-coopération », avec trois objectifs principaux : la sauvegarde du califat, la punition des responsables du massacre d'Amritsar – blanchis par une commission d'enquête officielle – et surtout l'obtention du *Swaraj* ou *Home Rule* pour l'Inde, première étape sur la voie de l'indépendance. Le mouvement, qui s'accompagnait d'un boycott des tissus britanniques pour favoriser la production artisanale de tissus produits à la main ou *khadi*, dans lesquels Gandhi voyait un élément essentiel de l'émancipation de l'Inde, connut un grand succès à l'échelle nationale : c'était la première fois depuis la révolte des Cipayes de 1857 que les Britanniques se trouvaient confrontés à un mouvement coordonné de révolte, qui resta largement non-violent. Pourtant, lorsqu'en février 1922, des manifestants mirent le feu à un poste de police, tuant vingt-deux policiers, Gandhi y vit une grave atteinte à la non-violence et suspendit *sine die* le mouvement, qui, derechef, s'arrêta comme par magie.

La campagne de désobéissance civile

Les Britanniques, qui avaient eu très peur, réagirent en arrêtant Gandhi. Traduit en justice pour subversion, il utilisa le prétoire comme tribune mais fut condamné à six ans de prison. Il profita de son séjour derrière les barreaux pour rédiger son *Autobiographie*, qui se révéla un véritable best-seller et lui permit de se faire connaître auprès d'un vaste public en Inde et aussi à l'étranger, où Romain Rolland en particulier se révéla un admirateur passionné et prosélyte. Libéré de prison en 1924, Gandhi décide ne pas se consacrer avant tout à la politique mais de donner la priorité à la lutte pour le *khadi* et au combat contre l'intouchabilité, dans laquelle il voit une tare dont l'hindouisme doit se débarrasser.

Quelques années plus tard, la politique le rattrape à nouveau : à la fin de 1929 le Congrès lance une campagne dite de désobéissance civile pour obtenir l'indépendance de l'Inde et décide d'en confier l'organisation à Gandhi. Ce dernier organise en mars-avril 1930 la fameuse « marche du sel » qui l'amène, avec soixante et onze compagnons, d'Ahmedabad aux marais salants de Dandi, où il récolte le sel marin, en violation ouverte de la loi qui donne à l'État colonial le monopole de la collecte et de la vente de cette denrée, la seule taxe que même les plus pauvres parmi les pauvres doivent acquitter. Le retentissement de l'événement est immense, y compris à l'étranger, et le mouvement de désobéissance civile est lancé, constituant le défi le plus grave auquel les

Britanniques aient jamais été confrontés. L'arrestation de Gandhi en mai ne fait qu'exacerber la résistance ; partout des groupes de volontaires assiègent les dépôts de sel, bravant les bâtons de la police. Le mouvement, qui entraîne la démission de milliers de petits fonctionnaires indigènes et un boycott très suivi des tissus britanniques, prend une telle ampleur que le gouvernement colonial, qui fait relâcher Gandhi en janvier 1931, tente une négociation pour désamorcer l'agitation. Gandhi signe en mars 1931 un pacte avec le vice-roi des Indes – le représentant de Londres à Delhi – Lord Irwin : en échange de l'arrêt provisoire de la campagne de désobéissance civile, le gouvernement accepte que Gandhi participe à la conférence de la Table Ronde qui se tient à Londres pour élaborer un projet de constitution pour l'Inde coloniale. Mais la conférence échoue et Gandhi revient en Inde les mains vides. La campagne reprend sans le Mahatma, tout de suite arrêté, mais elle n'a plus tout à fait la même ampleur.

L'opposition nationaliste, la guerre et le mouvement Quit India

En septembre 1932, Gandhi, de sa prison, entreprend une grève de la faim « jusqu'à la mort » pour obtenir le retrait d'un projet qui vise à accorder aux intouchables des électors séparés, ce qui aurait abouti à diviser la communauté hindoue. Le leader des intouchables, Ambedkar, est obligé de conclure avec Gandhi le Pacte de Poona, qui supprime les électors séparés mais promet la fin des discriminations dans une Inde libre. Libéré en mai 1933, Gandhi s'installe dans un nouvel *ashram*, en Inde centrale à Wardha, et se consacre à ce qu'il appelle le « programme constructif » : lutte pour le *khadi*, contre l'intouchabilité, mais aussi pour une réforme scolaire. Il démissionne même officiellement du Parti du Congrès en 1934 mais conserve une influence déterminante sur les leaders du parti, Nehru et Patel, qui sont proches de lui.

Lorsqu'à la suite de la promulgation en 1935 d'une nouvelle constitution qui renforce les pouvoirs des gouvernements provinciaux, des élections sont organisées en 1937 et se traduisent par la victoire du Congrès dans la majorité des provinces, Gandhi pousse le parti nationaliste à jouer le jeu et à former des gouvernements dans les provinces où il a obtenu la majorité. Ainsi commence un épisode de « cohabitation » entre gouvernement colonial et opposition nationaliste, qui durera jusqu'à octobre 1939, quand la décision unilatérale du vice-roi des Indes de déclarer la guerre à l'Allemagne entraîne la démission des ministres Congressistes. Pendant ces deux années Gandhi a essayé de faire adopter par les gouvernements Congressistes certains aspects de son « programme constructif » avec un succès mitigé, mais le déclenchement de la guerre ouvre une crise entre le Mahatma, qui s'oppose à toute participation à la guerre au nom de la non-violence, et la majorité Congressiste qui, par anti-fascisme, cherche un accord avec les Britanniques qui lui permettrait de soutenir l'effort de guerre.

Cependant l'intransigeance de Churchill fait échouer les négociations entamées en 1942 par la « mission Cripps » et le Congrès se rallie à l'idée de Gandhi d'organiser, en pleine guerre, et alors que les Japonais ont pris la Birmanie et sont aux portes de l'Inde, un mouvement pour obtenir le départ immédiat des Britanniques, connu sous le nom de mouvement *Quit India* (août 1942). La riposte britannique est sévère : Gandhi et tous les principaux dirigeants du Congrès sont arrêtés avant d'avoir pu prendre des dispositions pratiques pour organiser le mouvement. En dépit de cela, et à la surprise générale, le mouvement prend une grande ampleur et un caractère violent, obligeant le gouvernement à utiliser pour le réprimer les troupes britanniques originellement destinées à empêcher une invasion japonaise. Gandhi, de sa prison, assiste impuissant à ces événements qu'il a en partie déclenchés. Il est durement touché d'autre part par la mort de sa femme, et finalement est relâché en 1944 pour raisons de santé.

La partition et la naissance du Pakistan

Mais l'impasse politique en Inde paraît totale alors que la situation est compliquée par la demande de la Ligue musulmane de la création d'un Pakistan comme État séparé des musulmans indiens, qui forment le quart de la population totale, surtout concentré au nord-ouest et au nord-est. Gandhi

est totalement opposé à l'idée d'une partition de l'Inde sur la base de la religion mais, à mesure que les violences entre communautés se développent parallèlement aux négociations tripartites engagées en février 1946 à l'initiative du gouvernement travailliste de Londres, soucieux de se retirer du guépier indien, il se trouve de plus en plus isolé et n'a pas d'autre choix, en juin 1947, que d'accepter le plan du nouveau vice-roi Lord Mountbatten pour une partition entre Inde et Pakistan. Celle-ci est effective en août 1947 et s'accompagne de nouveaux massacres au Punjab et de déplacements de populations sur une échelle encore inconnue – qui concerne quatorze millions de personnes au total.

Après la mort de Gandhi

Dans les derniers mois de sa vie, Gandhi court sans cesse d'un bout de l'Inde à l'autre pour essayer d'empêcher des massacres, avec un certain succès, mais, alors qu'il se prépare à partir pour le Pakistan dans une mission d'apaisement, le 30 janvier 1948, à l'heure où il accomplit ses prières en public dans la résidence d'un ami industriel, il tombe sous les balles d'un extrémiste hindou, Nathuram Godse. Ses obsèques donnent lieu à une immense manifestation de deuil populaire, et aident aussi le gouvernement de Nehru à calmer la situation en discréditant les partisans d'une ligne « dure » anti-musulmane, accusés d'être complices de l'assassinat du Mahatma.

Gandhi, aussitôt mort, est transformé en icône. Il devient le « Père de la Nation » indienne, on lui élève partout des statues, on lui construit à New Delhi un – modeste – mausolée qui devient un lieu de pèlerinage, et pourtant le nouvel État se lance rapidement dans une politique d'industrialisation, fondée sur la priorité donnée à l'industrie lourde, qui semble aller à l'encontre de toutes les idées du Mahatma en matière d'économie. Par ailleurs, si la constitution adoptée par l'Inde en 1950 abolit théoriquement l'intouchabilité et incorpore certaines dispositions du Pacte de Poona sur la réservation de sièges au Parlement et d'emplois publics aux ex-intouchables, il n'en demeure pas moins que l'intouchabilité reste une réalité sociale incontournable dans l'Inde, plus de cinquante ans après la mort du Mahatma. Faut-il conclure que Gandhi a totalement échoué, et que sa mémoire a été purement et simplement instrumentalisée par un État en quête de légitimité ? N'est-il pas possible d'appréhender de façon plus nuancée le bilan de ce personnage d'exception ?

Le mouvement pour l'indépendance et le Congrès national indien

Il faut d'abord reconnaître le rôle central que Gandhi a joué dans la lutte de l'Inde pour son indépendance. Cela ne signifie pas que, sans lui, les Britanniques seraient encore les maîtres à New Delhi. La décolonisation est un phénomène global qui n'aurait de toute façon pas épargné l'Inde. Mais, sans Gandhi, on peut imaginer que les choses se seraient passées différemment, soit que des éléments plus révolutionnaires aient pris la direction du mouvement d'indépendance comme cela a été le cas au Vietnam, soit au contraire que la décolonisation se soit effectuée par des négociations au sommet sans véritable participation populaire comme dans la Ceylan voisine. L'intervention de Gandhi a contribué, même si elle n'est bien entendu pas le seul facteur, à donner au mouvement pour l'indépendance de l'Inde un caractère de lutte de masse non révolutionnaire, qui est assez unique dans les annales du XXe siècle. Lutte de masse, car les mobilisations réalisées lors des trois grands mouvements de 1920-22 avec la non-coopération, de 1930-31 avec la désobéissance civile et de 1942 avec *Quit India*, même si elles n'ont jamais touché véritablement la totalité d'une population de plusieurs centaines de millions d'habitants, ont néanmoins été parmi les plus importantes du siècle. Mais lutte non révolutionnaire, non pas simplement parce que dans l'ensemble – et malgré des épisodes assez nombreux mais isolés de débordements – « non violente », mais aussi parce que les objectifs qu'elle se fixait ne comprenaient pas un bouleversement fondamental de l'ordre social. Le maintien de l'unité d'une population marquée par de grandes différences de nature économique et sociale était à ce prix. Gandhi a su rallier à la lutte pour l'indépendance à la fois de vastes secteurs de « classe moyenne », en particulier des marchands et commerçants qui constituent en Inde une catégorie nombreuse et influente de la population, et aussi certaines couches relativement aisées de la paysannerie, et une masse de pauvres, surtout

ruraux, tous groupes qui jusque là étaient restés largement à l'écart de la politique nationaliste.

En effet, avant 1920, le Congrès national indien était plutôt une sorte de lobby représentant certaines sections de l'élite indienne, appartenant surtout aux professions libérales – avocats, médecins, journalistes – qu'un véritable mouvement, et il était bien incapable de lancer des mouvements d'agitation coordonnée à l'échelle nationale. Gandhi, en introduisant des cotisations modiques, et en organisant une pyramide de comités du niveau local jusqu'au niveau national, en a fait un véritable mouvement politique représentatif de la grande majorité de la population indienne. Petit à petit le Congrès, surtout à partir de 1937 et de la formation de gouvernements dans les provinces, s'est transformé en un véritable parti de gouvernement, évolution non souhaitée par Gandhi mais qu'il a dans l'ensemble accompagnée.

Les rapports entre le Mahatma et le grand parti nationaliste ont toujours été marqués par une certaine ambiguïté. Si Gandhi a assumé un leadership moral incontestable sur le Congrès à partir de 1920, il n'a cependant que rarement joué un rôle ouvertement dirigeant dans l'organisation, préférant s'appuyer sur des fidèles, comme Nehru ou Patel, qui cependant avaient sur certains points des idées parfois assez différentes des siennes. À partir de 1934, il a même officiellement renoncé à être membre du Congrès, tout en restant immensément influent dans la prise de décisions, au moins jusqu'en 1942. Dans les dernières années, son rôle a été plus effacé car, leader fondamentalement charismatique, il était moins à l'aise dans les négociations que dans l'action de masse, et l'indépendance a été principalement négociée par Nehru et Patel avec Mountbatten et Jinnah, Gandhi restant largement à l'arrière-plan.

Charisme, sainteté et pragmatisme

Si l'on s'interroge maintenant sur les raisons qui ont permis à Gandhi de jouer ce rôle central dans la lutte de l'Inde pour son indépendance, il faut reconnaître que, malgré la force du mythe gandhien et la quasi-divinisation du personnage, dont témoigne son surnom de *Mahatma* ou « grande âme » qui lui avait été donné par le poète Tagore, à laquelle on s'est souvent livré en Inde et même à l'étranger, des zones de mystère ou au moins d'interrogation demeurent. Car rien ne semblait prédisposer Gandhi à devenir un leader de masse. Il était timide, piètre orateur, dépourvu de prestance physique et pourtant son charisme était incontestable, comme l'attestent d'innombrables témoignages contemporains. Pour l'expliquer on a eu recours à beaucoup d'hypothèses, plus ou moins convaincantes. Ce qui paraît acquis, c'est que, pour les masses indiennes, Gandhi était autant sinon davantage un saint qu'un leader politique. Sa réputation de sainteté devait beaucoup à son image de renonçant, figure qui en Inde jouit toujours d'un grand prestige. Il avait en effet renoncé dès l'Afrique du Sud à la sexualité tout en restant marié – un choix de vie qu'il imposa à sa femme, qui s'y rallia, non sans souffrance – ainsi qu'à la vie de famille, choisissant de vivre dans des communautés, d'abord, en Afrique du Sud, à Phoenix et Tolstoi Farm, puis en Inde dans les ashrams de la Sabarmati près d'Ahmedabad et de Wardha en Inde centrale. Alors qu'à Johannesburg il avait un cabinet d'avocat prospère vers 1905, à partir de 1906 il renonça à gagner de l'argent et vécut toujours de la générosité de quelques riches bienfaiteurs. Son style de vie austère, son refus de tout confort, firent beaucoup pour sa réputation d'ascète. Pourtant, comme le rappelait ironiquement une de ses admiratrices, ses riches amis dépensaient beaucoup d'argent pour le maintenir dans la pauvreté. Ses exigences diététiques en particulier – à partir d'un certain moment il ne se nourrissait pratiquement plus que de fruits frais – auraient provoqué la ruine de plus d'une famille de la classe moyenne. Outre cette image d'ascète, il acquit aussi, auprès des paysans les plus pauvres, la réputation d'un faiseur de miracles, auquel on prêtait la capacité de guérir de certaines maladies et de transformer le sésame en blé.

Mais son prestige auprès des classes moyennes était également immense : lui-même issu d'une caste marchande du Gujarat, il éveillait un écho particulier auprès de puissantes communautés marchandes hindoues de l'Inde de l'Ouest et du Nord, les Gujaratis et les Marwaris, qui, depuis la période coloniale, contrôlent en Inde une bonne partie du commerce intérieur. Son mélange de

sainteté et de pragmatisme, ainsi que son opposition ouverte à la lutte de classes et au communisme, faisaient beaucoup pour sa popularité dans ces milieux. Finalement les seuls groupes qui se montrèrent réticents au charisme gandhien furent d'une part l'élite anglicisée qui le trouvait trop proche du peuple, d'autre part certains milieux intouchables, qui l'accusaient de défendre le système hindou des castes – qu'il se refusa toujours à condamner, tout en réclamant l'abolition de l'intouchabilité – et enfin de nombreux musulmans, qui virent en lui avant tout un leader hindou.

Ses relations avec les musulmans

On touche par là finalement à l'aspect le plus tragique de la vie et de la carrière de Gandhi, son incapacité à franchir la barrière qui séparait de plus en plus hindous et musulmans. Non pas qu'il n'ait tenté de la franchir à plusieurs reprises, à commencer par l'alliance qu'il forgea en 1920 avec les milieux panislamistes qui étaient derrière le mouvement du califat. Mais son style, ses discours remplis d'allusions aux épopées et aux textes religieux hindous, tendaient souvent à rebuter les musulmans, surtout ceux de la classe moyenne influencés de plus en plus par les mouvements réformistes et fondamentalistes. Bien que la conception large de l'hindouisme qui était celle de Gandhi laissât la place ouverte à un accommodement avec l'islam, le Mahatma ne réussit jamais à trouver les mots pour rallier ses compatriotes musulmans. À la fin de sa vie, alors que l'Inde était en proie à des violences intercommunautaires d'une très grande ampleur, Gandhi eut l'impression qu'il avait échoué, et que la partition de l'Inde représentait la négation du travail de toute sa vie.

Sa conception de la modernité

Une dernière série d'interrogations porte sur le rapport de Gandhi à la modernité. On voit souvent en lui, sur la base de nombreux écrits, à commencer par Hind Swaraj, un ennemi farouche de la modernité et de l'Occident. En fait la critique gandhienne porte spécifiquement sur la civilisation industrielle moderne, qu'il condamne comme fondée sur la violence, mais ne s'étend pas à l'Occident en général, que le Mahatma n'« essentialise » pas. Gandhi ne considère pas la civilisation de l'Inde en elle-même comme supérieure à celle de l'Occident, mais pense que l'Inde a conservé des valeurs spirituelles que l'Occident a perdues. Ce qu'il cherche, c'est une régénération spirituelle de l'Inde comme de l'Occident, à partir de valeurs qui ne sont pas purement celles de la tradition hindoue. Car Gandhi a une position relativement critique par rapport à cette dernière. Il estime qu'elle comprend des accrétions, telles l'intouchabilité, qui sont contraires à ses valeurs fondamentales. Gandhi est donc loin d'être un traditionaliste. D'autant que, contrairement à une idée reçue, il est loin d'être hostile à la science, dont il admire les méthodes, qu'il cherche à transposer dans la conduite de sa vie et de son action. Il ne critique pas la science en elle-même, mais les usages qui en sont faits par la civilisation industrielle moderne. S'il donne parfois l'impression de prôner le retour à un Âge d'or pré-industriel, dans lequel des artisans villageois produisaient tout ce qui était nécessaire à l'homme, il faut voir dans cette utopie une stratégie de mobilisation plutôt qu'un véritable programme, car Gandhi était au fond assez réaliste. D'ailleurs le « plan gandhien » de développement économique publié en 1944 faisait une certaine part à l'industrie moderne. Si ce plan n'a pas été retenu par le Congrès, qui a fondé sa politique économique sur le « Plan de Bombay » rédigé en 1944 par un groupe d'industriels, c'est qu'une alliance entre Nehru et la gauche Congressiste d'une part et les principaux industriels indiens d'autre part s'est nouée, qui a tendu à une certaine marginalisation des idées économiques du Mahatma. Pourtant l'Inde indépendante, même si elle a donné la priorité à l'industrie lourde, sur le modèle soviétique, n'a pas négligé, contrairement à l'URSS, l'industrie légère et l'artisanat, et l'influence des idées gandhiennes y est sûrement pour quelque chose.

Au-delà du rôle historique effectif du Mahatma, sur lequel les débats continuent, en particulier en Inde, une légende gandhienne s'est créée, à laquelle ont contribué de nombreux acteurs, intellectuels occidentaux comme Romain Rolland ou humbles paysans indiens. Cette légende a fini par acquérir une existence propre, indépendante en quelque sorte de celle du Gandhi de

l'histoire, et elle continue à inspirer de nombreux activistes qui cherchent une voie non violente dans la lutte contre l'injustice et l'oppression. À ce titre l'héritage gandhien s'est révélé durable, bien au-delà de l'Inde.

Claude Markovits

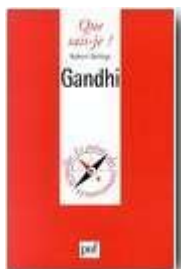
Décembre 2004

Copyright Clio 2009 - Tous droits réservés

Bibliographie



Gandhi
Claude Markovits
Presses de Sciences Po, Paris, 2000



Gandhi
Robert Delière
Que-sais-je ?
PUF, Paris, 1999



La vérité de Gandhi
Erik Erikson
Flammarion, Paris, 1974



Autobiographie ou mes expériences de vérité
Mohandas Karamchand Gandhi
PUF, Paris, 1950



Gandhi : sa vie, ses idées, son action politique en Afrique du Sud et en
Inde
B.R. Nanda
Marabout, Verviers, 1968